Charmant

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 6

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-221650

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ment ; les yeux se portèrent du côté de la table du Conseil d'Etat. Le représentant de la haute autorité exécutive, M. le conseiller d'Etat Troillet, tranquillisa les esprits ; le gouvernement continuera, comme par le passé, du reste, à vouer toute son attention à l'importante question des fromages valaisans. Il prévoit la nécessité de marques protectrices spéciales. Le marché est devenu précaire, à cause de la concurrence de certaines contrées qui, au lieu de s'approvisionner en Valais, comme naguère, sont devenues elles-mêmes exportatrices. Au demeurant, c'est aux producteurs à perfectionner sans relâche leurs procédés de fabrication ; aide-toi d'abord, l'Etat t'aidera ensuite.

N'importe, un homme averti en vaut deux. Amateurs de raclettes, ouvrez l'œil et le bon, dilatez vos narines, hérissez les papilles de votre langue et soumettez à un sérieux interrogatoire le restaurateur qui vous offre de la « vraie » raclette valaisanne.

Charmant. — Papa, achète-moi un tambour.

— Choisis plutôt autre chose, mon chéri, cela fait trop de bruit. Tu m'empêcherais de travailler.

— Oh ! non papa ,je n'en battrai que quand tu dormiras.

Mariage difficile. — Une brave fille se présente devant Petabosson pour se fair unir, de par la loi, avec un fervent de Bacchus qui se trouve assez ému.

Vraiment, fait le fonctionnaire, on ne se marie pas dans un pareil état, revenez dans quelques jours.

— Mais, dit la fille, il va bien dire oui, tout de même.

— Non, revenez.

Après quelques jours, le couple se présente à nouveau et le futur est encore plus ivre que la première fois.

— Je vous ai pourtant dit l'autre jour que je ne marie pas les gens en état d'ivresse. Allez-vous en !

A ces mots la mariée font en larmes :

— M'sieur, mariez-nous quand même car, voyez-vous, lorsque Zéphyrin n'est pas saoul y n' veut plus !

A CEUX QUI S'EN VONT EN VILLE... ET AUX AUTRES

(Propos d'un médecin de campagne.)

On vous a vu venir, un beau jour, vous présenter à quelque poste de campagne : instituteur, pasteur ou médecin. Au village, on vous a accueilli sans méfiance, mais aussi sans vous faire des grâces, parce que c'est à l'œuvre que l'on a voulu juger l'ouvrier.

Peu à peu la confiance est venue, d'abord en vous par votre travail, puis en votre travail par vous. Des meilleurs on a dit : « Il aime sa peine », ou : « On ne peut pas s'en plaindre » ; ou même : « On est content d'avoir un bon régent, ça dépose ! » Mais on s'est bien gardé de le leur dire ; et ce silence approbateur devant l'homme qui remplit bien sa tâche, voilà ce qui est normal, somme toute. On a cru sincèrement que cet homme, qui a étudié, était maintenant fixé au village et ne l'abandonnerait pas.

Mais voici que brusquement, un jour, on apprend que le pasteur s'est senti appelé en ville (il est curieux que notre Seigneur les appelle toujours plutôt à la ville que vers les coins perdus), le docteur s'est senti devenir « spécialiste », l'instituteur voudrait se rapprocher un peu, « vous comprenez, il y a assez longtemps qu'on est « loin de tout » (comme si son père, loin de tout, ne s'était pas rapproché plus que lui de cet idéal de vérité qui est sensé être sien).

Intellectuels mes frères, j'ai eu honte pour nous vis-à-vis des campagnards, trahis dans leur confiance ; car c'est bien une sorte de trahison.

Il semble évident que celui qui consacre sa vie aux choses de l'esprit, doit avoir des principes. Mais l'homme de la terre, qui juge de l'arbre à ses fruits, lui rendra le service immense de l'estimer d'après ses actes plus que d'après ses paroles. S'il lui apprend à être conséquent, lequel des deux aura donné la meilleure leçon à l'autre ?

Certes la ville a besoin de ces hommes tout comme la campagne, et je n'établis de supériorité ni d'un côté ni de l'autre. Mais une fois le toit choisi, qu'il soit au village ou en ville, ne changeons point de maison, mais essayons de l'améliorer et de l'embellir.

Vous vous plaignez à la campagne de n'être pas compris, pas apprécié à votre juste valeur. En êtes-vous bien sûr ? La reconnaissance ne sera pas en vaines paroles, mais dans les faits même qui durent. Vous êtes impatient d'entendre et de voir un résultat. Eh bien, ayez patience, attendez. Le paysan sait attendre. Vous lui dites des vérités éternelles en paraboles ; montrez que vous y croyez en restant là où vous avez semé. La reconnaissance, s'il vous en faut, vous la devinerez dans un regard, dans une poignée de mains, dans un ton de voix. Ne la recherchez pas, elle vous viendra de temps à autre, alors que vous ne l'attendez pas. Celle que vous attendez, au contraire, ne vous semblera jamais suffisante. Heureusement du reste que nous ne connaissons pas exactement l'inventaire de ce que nous pouvons avoir fait d'utile.

Vous direz sans doute que l'on récolte de l'ingratitude et des critiques. Dites-vous que celles qui sont injustes prennent la place de celles qui seraient justifiées et que l'on ne vous fait pas. A moins que vous ne soyez infaillibles ; alors, sauvez-vous bien vite. Vous vous tromperiez, pour la première fois sans doute, dans votre vie en nous restant... Vous serez partout méconnu, mais au moins ne voulons-nous pas partager cette lourde responsabilité.

En dehors de ces ambitieux, il y a pourtant un groupe plus sympathique d'hommes qui se trompent sincèrement, croyons-nous. Ce sont ceux qui croient pouvoir développer leur activité et se développer eux-mêmes en ville mieux que là où ils ont travaillé jusqu'alors.

Avez-vous une vision exacte de ce qu'est la vie en ville ? Nous ne le pensons pas. Vous qui êtes libre parce qu'un peu solitaire, savez-vous que vous perdrez la liberté avec la solitude et regretterez l'une et l'autre ? Vous serez un numéro parmi beaucoup d'autres dans votre profession comme dans votre habitation. Maître dans telle subdivision de classe d'un palais scolaire, vous habiterez un appartement d'une maison locative. Dans l'un et l'autre vous serez entouré, influencé par vos semblables qui vous regardent et qui vous jugent. Vous aurez peut-être beaucoup d'amis dont vous vous sentirez parfois envahi. S'il vous arrive encore de vous chercher, vous découvrirez que vous n'êtes plus vous-même. Vous ne sentirez plus votre solitude ; vous n'aurez pas le temps de voir et de méditer vos imperfections. Utile, sans doute, vous le serez ; indispensable, non. Vous occupiez un poste, à présent vous avez une place. On change de place ; on ne quitte pas son poste.

On croit parfois — et cette erreur est très répandue à la campagne — que ce sont les citadins qui sont le plus attirés vers la ville. On ne nommera pas telle régente parce qu'elle vient de la ville ; on pense qu'elle voudra bientôt y retourner. Erreur ! Si un citadin vient de son plein gré s'établir à la campagne, c'est parce qu'il en a la vocation et voudra y rester. Le campagnard est certainement attiré par la ville plus que le citadin lui-même, qui est peu à peu « vacciné » contre ses attraits superficiels. Ne craignons donc pas de nommer des citadins à la campagne ; s'ils demandent à y venir, ce ne sera le plus souvent pas « en attendant ».

On dit, et c'est là encore une erreur courante, que l'on gagne davantage en ville. Certes les tarifs ne sont pas tout à fait les mêmes, mais si l'encaisse est plus grande, qu'en est-il de la dépense ? Dépense de toute sorte : d'indispensables, de presque indispensables et tout le superflu. Tout cela vous entraîne bien au delà des prévisions. Vous serez obligé, pour vous maintenir, d'exploiter votre profession. Vous viviez tranquille dans votre trou de campagne, d'où vous regardiez de loin le monde pressé des villes, sans envie et sans dédain, mais peut-être, qui sait, avec un très léger sourire. Le citadin pensait vous dépasser, mais le recul était au contraire pour vous, il ne tenait qu'à vous de voir les choses de haut. Sa grandeur était faite d'agglomération de valeurs humaines, la vôtre de l'isolement au milieu des choses. Vous avez voulu « vous sortir », au lieu de rentrer en vous même. Vous pouviez vous taire ; à présent il faudra marcher, courir, courir aussi fort et plus fort que les autres, si vous ne voulez pas être piétiné, et... vous ne riez plus.

Il faut, dit-on, songer à l'avenir de ses enfants et, pour leur éducation, aller en ville. Tout d'abord une question : « Est-il juste de sacrifier absolument sa vocation à celle de ses enfants ? » Il n'y a pas de raison de s'arrêter là ; le fils devra-t-il à son tour s'aiguiller sur une voie, qui n'est pas la sienne, pour le petit-fils ? Nous protestons contre ce déplacement des valeurs. Supposons même ce sacrifice justifié ; est-il vraiment impossible à un enfant de la campagne de bénéficier de l'éducation secondaire, en ayant ses parents à la campagne ? Il y a la bicyclette, l'autobus, le tramway et puis même il y a... les jambes. Combien d'entre nos meilleurs « chefs » ont fait comme enfant de ces longs trajets à pied; ils en ont gardé une santé robuste, le respect pour le travailleur des champs qui, lui, sait ce que valent les pas.A avoir appris jeune encore, la valeur de la distance, il en mettra moins, plus tard, entre lui et l'agriculteur. Si plus tard le jeune étudiant est de ceux qui doivent économiser pour payer leur pension ou donner quelques leçons, quel mal y a-t-il à cela ?

Enfin, en présence de l'encombrement des professions libérales, n'est-il pas réjouissant de voir certains jeunes se diriger résolument vers la profession de leurs aïeux, en retournant à la terre ?

Pour que nos enfants deviennent ce que nous désirons qu'ils soient, ne nous croyons pas obligés de les mettre dès à présent dans le cadre de leur portrait futur, mais laissons-leur la satisfaction de le trouver ; il sera sûrement fait à leur image. Trop de gens sacrifient leurs enfants en croyant se sacrifier pour eux, et leur plus grand tort c'est de les vouloir faire à leur ressemblance. Ils leur suggèrent des ambitions fallacieuses qui les rendent impropres à découvrir leur voie.

A présent, tout le monde veut être patron. Or, le pays a besoin aussi et surtout d'ouvriers. Sachons être de bons ouvriers et le rester. Qu'importe la place occupée dans l'édifice, pourvu que nous aimions la maison !

Vous parlez des centres, de vous rapprocher des centres. N'est-il pas aussi bien de rayonner ? C'est grâce aux rameaux éloignés du tronc que l'arbre étend son ombre bienfaisante sur la terre. Intellectuel mon frère, si tu as une place loin de tes semblables, considère-la comme un poste d'honneur et restes-y. Ebrancher l'arbre pour ne laisser que le tronc, c'est le tuer.

Rien n'est plus beau qu'un travail bien fini ; sachons finir notre ouvrage et pour cela ne l'abandonnons point, même... en croyant faire mieux.

Dr Franken, médecin à Begnins.

Compassion. — Accusé, vous avez abordé la plaignante qui pleurait sur un banc ?

— Oui, M. le président, c'était pour la consoler.

— C'est aussi pour la consoler que vous lui avez pris sa montre ?

— Je pensais que c'était cet oignon qui la faisait pleurer...

Débiteur et créancier. — Je ne puis vous payer ce mois-ci ?

— C'est ce que vous m'aviez déjà dit le mois dernier.

— Cela prouve que je tiens parole.

A l'école supérieure de jeunes filles. — La maîtresse interroge la plus docte de ses élèves :

— Par qui la maison de Bourgogne fut-elle ruinée?

— Par le phylloxera !

PELURES D'ORANGES

Notre jeunesse studieuse connut sans doute les tournants de l'histoire, et, parmi ceux-ci, la fameuse pelure d'orange qui menaçait sans cesse le ministère Trois-Etoiles ? Quel symbole redoutable : une pelure d'orange !...

Sans aller si loin, il y a, le long du trottoir que vous suivez en rentrant au logis, une banale pelure d'orange qu'un enfant distrait ou quelque grande personne gourmande a laissé là, témoignage muet de sa coupable négligence ! Posez le pied sur cette écorce traîtresse !... Patatras !... vous voici à terre, gisant sans gloire sur le pavé ! Un rire discret fusera aux lèvres du gentleman que vous alliez croiser, tandis qu'un large rire barre la face du pauvre prolétaire que votre allure de capitaliste agaçait !.... On se relève, pres-